Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 13

Artikel: On pridzo bin accuta
Autor: Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222489

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

68me ANNEE. — N° 13. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU* **Samedi 30 mars 1929.**

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : *Suisse*, **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger*, **port en sus**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LES DÉCLARATIONS

Il y a plusieurs sortes de déclarations ; il y a, tout d'abord, celles qui nous reviennent, chaque année, avec une régularité toute mathématique, les déclarations d'impôt. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel enthousiasme, avec quels transports de joie on en trouve les formulaires dans nos boîtes aux lettres! Je n'ai pas besoin d'insister sur le zèle et la conscience que chaque contribuable met à les remplir et à les retourner ; cependant, il est un fait curieux ; c'est que, plus un homme a une situation aisée et en vue, plus il met d'amour à remplir consciencieusement sa déclaration d'impôt! De nombreux exemples de grands patriotes ont déjà suscité l'admiration du public ! Il n'y a, hélas, que ceux qui n'ont rien qui sont désolés de ne pouvoir déclarer assez à cette idole qu'on appelle le Fisc ! Je les comprends et je compatis à leur douleur !

Le soleil de mars devient plus chaud ; et il prédispose nos âmes sensibles, à d'autres déclarations, les déclarations d'amour ! Oh ! oui, chers lecteurs et lectrices, lequel de vous n'a-t-il pas senti ou ne sent-il pas son petit cœur s'énivrer des effluves printanières et chercher, auprès d'une âme sœur, un doux épanchement en faisant une déclaration d'amour ? Déclaration moins douce, sans doute que la déclaration de fortune ; car, n'est-ce pas plutôt la déclaration d'infortune d'un cœur isolé ou incompris, qui ne demande qu'à payer son tribut à l'amour? L'Amour comme le Fisc, a de douces exigences !

Une autre sorte de déclaration, c'est la déclaration de guerre ; plus grave et plus terrible, celle-là ; souvenez-vous de 1914 ! Mais, pensez-vous que ce genre de déclaration-là ne crée que des malheurs ? Pas du tout, elle fait le bonheur de toute une bande de gens, gens de cœur, ceux qui la signent et ne pensent pas du tout à se battre, mais à retirer le plus de bénéfice possible de la niaise qu'ils déclanchent ; et, ces gens-là, croyez-moi, sont plus avides encore que le Fisc et l'Amour ! Demandez-le donc à Machin II qui se prélasse, dans une douce quiétude, quelque part en Hollande, après fortune faite dans les plus honnêtes conditions ! Brave cœur, va !

Il y a encore les déclarations médicales, qui vous rendent fous de joie, en vous apprenant que votre rhume n'est qu'une bonne petite bronchopneumonie ou votre mal de tête un commencement de méningite ! Une de ces déclarations-là, m'a valu le plaisir d'attendre ma dernière heure depuis environ 30 ans ! Aussi, inutile de vous dire que je ne vis plus ! Est-ce vivre que d'attendre la mort ? !

J'ai lu hier, dans la Feuille d'Avis, que Népomucène, Aurèle, Théobald, Constantin Dache, déclarait ne plus reconnaître et ne plus payer aucune dette contractée par sa femme dame Sidalise, Eulalie, Proserpine Dache née Saufont ! Cette déclaration ne s'adresse ni au Fisc, ni à l'Amour ; ce sont de braves créanciers qui en feront leur profit et leur bonheur, avec une satisfaction toute commerciale !

J'allais oublier de vous parler des déclarations de douane ! Quelle joie s'empare de vous lorsqu'au passage de la frontière, d'un air aimable et plein d'une douce condescendance, les bons douaniers vous demandent, timidement, avec des larmes dans la voix : « N'avez-vous rien à déclarer ? » Touché jusqu'au fond de l'âme, le plus endurci ne peut résister à déclarer tout ce dont il est porteur ; et même, serait-il nu comme un ver, qu'il déclarerait, tout au moins, l'admiration qu'il éprouve pour cette institution adorée des foules, la Douane !

Ah ! chers lecteurs, qu'il y a-t-il de plus sublime au monde que le Fisc, l'Amour et les Douanes ? ! De quelles douces joies, les déclarations que nous leur faisons, ne sont-elles pas l'origine ! Que d'instants inoubliables, presque divins, ne devons-nous pas à ces déclarations !

A mon tour, je vous déclare la réelle satisfaction que j'ai eue de vous entretenir de toutes ces choses et je vous déclare encore l'admiration que j'éprouve pour votre courage et votre patience de m'avoir lu jusqu'au bout !

Pierre Ozaire.

ON PRIDZO BIN ACCUTA

Cllia demeindze quie, plliovessâi à rolhie, mâ onna rolhie à nèyî tî lè piâo dâo velâdzo. Lo prîdzo sounâve la derrâire. Faillâi modâ po allâ prédzî. Monsu lo menistre preind son parapiodze, on parapiodze quasu tot nâovo que sa fenna lâi avâi baillî po son bounan. Lâi teniâi quemet à sè get, assebin vo pouâide crère quemet l'a ètâ motset quand, aprî lo prîdzo l'a pe rein mé retrovâ iô l'avâi met. Teimpètâ, sacremeintâ, cein n'arâi rein servi, et monsu lo menistre n'a rein zu à fére qu'à sè reintornâ à l'ottô ein coresseint po pas ître trâo mou. L'è su que la fenna a bramâ, mâ lo parapiodze l'ètâi adî via.

Mâ monsu la menistre l'a pas oïu de clli l'orolhie et la demeindze d'aprî, que lâi avâi on mouî de dzein âo mothî po cein que lâi avâi la pararda de l'abbayî lâo dèvese dinse :

— Mè frâre, vouâ voudrî vo dere oquie dâi larro. Crâiyé que lâi ein avâi min dein la perrotse, et tot parâi ein a ion. Dâi dzein m'ant contâ qu'on lâo z'avâi robâ on parapiodze, mîmameint âo prîdzo ion de stau demeindze passâ. (Desâi dinse po pas fére asseimblliant que l'ètâi lo sein). Mâ lo larro l'è cogniu, l'è iquie. Lo vâyo avoué mè get ; vu tot parâi pas lâi montrâ lè corne, mâ a-te-que cein que vé lâi dere. Lâi baillo tant qu'à dèman matin po rapportâ clli parapiodze.

Ti clliâo que l'ètant quie accutâvant cein, sein pipâ lo mor, quemet dâi dzein que sant eintsarèhî, Monsu lo menistre dèbliottâve adî :

— Oï, tant qu'à dèman matin... houit hâore ! Sein qui, l'è su d'allâ ein einfè. Et lâi farâ biau per lè avoué la chaleur que lâi fâ, avoué lo fû que vo soupllie, que bourme ein vo, que vo canfarre à tsavon, tota l'éternitâ, tandu que lè petit diâbllio vo vîrant avoué dâi trai ein fè, quemet dâi fortse anéritiéne. Ah ! lâi farâi biau !

Vo z'arâi oïu rottâ on tavan, tant lâi avâi de tranquillitâ. Lè fenne plliorâvant, lè z'hommo l'avant lè get que lâo pecotâvant.

— Dan, peindeint la né, vo n'âi qu'à accouillî clli parapiodze robâ âo prîdzo stâo teimps passâ, — pu pas vo dere âo justo quand — qu'â l'accouillî dein lo courti de la tiura, per dessus lo mouret. Nion n'ein vâo rein savâi, nion ! N'aussî pas pouâre.

Lè dzein grulâvant dein lâo tsausse et dein lâo gredon. Quand sant sallâ, lè z'hommo l'ant âoblliâ de passâ âo cabaret, lè fenne ne peinsâvant pas à mena la leinga su lâo vezene, tant lo menistre lâo z'avâi fé pouâre po tot cein que voliâve arrevâ âo larro de parapiodze.

Et quand lo menistre l'è zu lo leindèman matin, à boun'hâore à son courti, vè lo mouret, vo crâirâ pas que l'a trovâ ? Na, vo dèvenâ pas ? Tadié, va !

Eh bin ! l'a trovâ treinte-houit parapiodze que l'avant ètâ accouillî per dessu lo mouret, pas ion de moins !

Marc à Louis.

MIRAGES

Lorsque, après quarante-cinq ans de bons et loyaux services, Elysée Dureposoir, chef d'équipe en gare de Lausanne, prit sa retraite, Suzette, sa femme, décida qu'ils iraient habiter Orbe, où elle avait une sœur, veuve depuis quelques mois. Pour motiver ce déménagement, Mme Dureposoir prétexta que le prix des appartements était trop élevé dans la capitale du canton. Elysée, nature sociable par excellence, regrettait grandement de quitter Lausanne où il possédait de nombreux amis avec lesquels il aimait à se rencontrer de temps à autre. Mais, Suzette, qui, en réalité, craignait encore bien plus ces palabres interminables que le prix de location des appartements lausannois, ne se laissa point attendrir par les doléances de son mari éploré. Elysée avait tant de fois abusé de sa patience et l'avait si souvent trompée par des promesses qui s'étaient toutes révélées fallacieuses qu'elle se disait que rester à Lausanne, alors que son « chef d'équipe » en retraite disposerait de toute la grande journée pour flâner et pinter, ce serait le pousser tout simplement à l'ivrognerie systématique.

Lorsqu'il constata que sa femme était fermement décidée à quitter la ville, Dureposoir fit timidement la proposition d'aller se fixer à Renens, son lieu de naissance. Mais, Suzette ne l'entendait pas de cette oreille, puisqu'elle se borna à répartir :

— Si tu ne veux pas d'Orbe, nous irons à Avenches où notre fils Georges est établi.

Avenches étant encore plus éloigné qu'Orbe, ce fut dans cette dernière localité que le couple Dureposoir alla en fin de compte dresser sa tente en automne 1928. Tout leur entourage les considérait avec envie et leur prédisait un été de la Saint-Martin plein de jours heureux. Leurs enfants, dispersés aux quatre coins cardinaux, gagnaient tous largement leur vie, la pension d'Elysée venait chaque mois avec une régularité chronométrique mettre le ménage à l'aise, tandis que sur un carnet d'épargne quelques économies représentaient la réserve qui permettrait de parer aux à-coups du sort, si un jour la marche normale de la vie venait à subir un accroc quelcon-